ÉTYMOLOGIE

Mata désigne le visage et les yeux dans la langue des îles Marquises. **Hoata** signifie éclairé, brillant, clair, pur, miroir… Ce regard grand ouvert sur le monde est un motif primordial dans toutes les formes de l'art local, qu'il s'agisse de sculptures ou de tatouages. L'œil est aussi celui des ancêtres. Réciter sa généalogie, qui établit la place ou le rang de chacun au sein de la société, se dit **mata tetau**, ou conter les yeux ou les visages.

DR
Le drapeau officiel des îles Marquises.

« Nous vivons avec le siècle en nous y intégrant sans pour cela renoncer à notre personnalité, à notre identité, à tout ce qui peut constituer notre dignité »

TOTI TEIKIEHUUPOKO
FONDATEUR DE LA FÉDÉRATION CULTURELLE MOTU-HAKA

STANLAS FAUTRE / LE FIGARO MAGAZINE
Le site archéologique de Lipona à Puamau, sur l'île d'Hiva Oa, abrite le plus grand tiki de Polynésie (2,67 mètres).

Palabres au pied du grand tiki

REPORTAGE À chaque île ses danses autour des sculptures d'ancêtres divinisés. Bienvenue dans ces confettis du bout du monde où jungles et vallées abritent à nouveau une culture forte.

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL ÉRIC BIÉTRY-RIVIERRE

Au son de la conque marine, le chef brandit sa longue massue sculptée dans le bois-de-fer. Derrière, un groupe d'hommes s'anime, doublant ses gestes martiaux, symboles de puissance. Hanches et membres cintrés de feuilles de pandanus, peaux cuivrées enduites de terre rouge et ornées de tatouages curvilignes, les danseurs du minuscule village de Hatiheu (348 habitants) ont fière allure. Ce sont les descendants de la tribu Naïki, une communauté mao'hi repoussée dans cette vallée encaissée et qui y prospéra jusqu'à atteindre 40 000 âmes selon les dernières estimations. C'était bien avant 1595 et l'arrivée des premières caravelles espagnoles.

Les pieds nus martèlent la clairière de Te lipoka au rythme des hauts tambours tandis qu'un jeu de contre-danses s'installe avec les jeunes filles, toutes gracieuses. Le haka marquisien a commencé sur le me'ae sacré. Bienvenue sur l'île de Nuku Hiva, chante-t-on. Sous la frondaison de la cocoteraie aux troncs bagués de zinc pour décourager les rongeurs voleurs de noix, devant un banian géant dans les racines duquel on rangeait les os des morts, l'esprit de Herman Melville rôde. Jeune marin, le futur auteur de *Taipi* et de *Moby Dick* s'était mutiné sur son baleinier, avait déserté et, trois semaines durant, trouvé refuge un peu plus au sud, dans la monumentale vallée de Taipivai. Un « *Éden cannibale* » selon lui. C'était en 1842. Après la Seconde Guerre mondiale, l'anthropologue suédois Bengt Danielsson, qui fut membre de l'aventure du *Kon-Tiki*, a inventorié dans les six îles habitées de l'archipel ce type de sites anciens. Et depuis 1978, Pierre Ottino et son épouse ont pris le relais. Avec les villageois, le couple continue les recherches sur les 117 lieux répertoriés aujourd'hui, étudiant notamment les nombreux pétroglyphes qu'ils recèlent. Un classement par l'Unesco est à l'étude.

Tous ces endroits ne sont pas accessibles. Mais ceux qui le sont, à l'image de celui de Te lipoka, se voient progressivement complétés. Ils ont retrouvé leurs plateformes aux lourds pavés, leurs bâtiments à toit pentu, résistants aux pluies diluviennes, voire aux ouragans. Bien sûr, on n'y pratique plus de sacrifice ni de funérailles, mais ils restent tabous, c'est-à-dire que seuls les anciens et les guerriers chasseurs y officient.

Autour, la montagne livre de magnifiques points de vue sur l'ancien cratère devenu baie. Devant la grève, pas de lagon. Une courte plage s'ourle de part et d'autre d'une rivière à anguilles. Cette eau douce coule depuis d'énormes dents rocheuses couvertes d'une jungle d'un épatant camaïeu vert et brun.

Hatiheu possède un tohua, forum dont la topographie est semblable au me'ae de Te lipoka mais dont l'usage est profane. Lui aussi est entretenu, un petit musée du tatouage y végète même en bordure. On s'y retrouve régulièrement, notamment à l'occasion de biennales culturelles de plus en plus courues. À trois quarts d'heure d'avion de là, sur l'île d'Hiva Oa, Gauguin et Brel n'ont connu que quelques restes du tohua d'Atuona, aujourd'hui lui aussi reconstruit. Avec de nouvelles sculptures, des toits en plastique imitant le feuillage de cocotier, moins résistant, et un centre artisanal. Quant au me'ae de Puamau, à deux heures de route, sur le versant nord, ils n'ont pu découvrir ses effigies d'ancêtres divinisés qu'encore recouvertes de mousse, à demi-oubliées parmi les fougères arborescentes.

Pourtant on admire à Puamau la statue dite « du premier homme ». Si l'on en croit le carbone 14, ce tiki en tuf volcanique – garant de l'énergie primordiale, le mana – aurait été installé au point dominant du me'ae au XVI[e] siècle. Avec ses 2,43 m, il est la plus haute des sculptures ancestrales marquisiennes. Ses mains à six doigts accroissent son attrait mystérieux. L'œuvre, dont la mémoire orale a conservé le nom de l'auteur, a subsisté précisément parce qu'elle était loin du regard des missionnaires.

« Dans ce cadre, sur ce me'ae, notre art est profond. Nos danses racontent notre histoire. Elles sont aussi enracinées chez nous que la cuisine, la guerre ou la chasse »

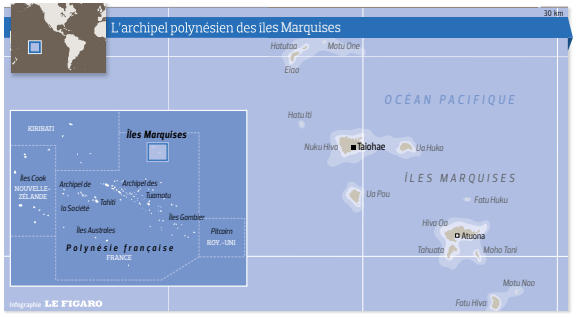
ÉTIENNE TEHAAMOANA, MAIRE D'ATUONA

À proximité, d'autres tikis, dont celui du principal chef ennemi vaincu et celui de la principale épouse, sont eux aussi parfaitement entretenus et protégés.

Depuis Atuona, la route qui conduit à Puamau passe par des montagnes hautes de près de 1 000 mètres. C'est le règne des chèvres, des cochons et des chevaux sauvages. Puis elle serpente le long de la côte nord. À-pics à gauche, falaises à droite. L'anse ombragée ne se découvre que passé une ribambelle de formidables éperons s'avançant dans l'eau, indifférents au ressac du Pacifique. Curieux cadre que ce Finistère des tropiques. Au large, Fatu Huku est, comme Te lipoka, un endroit tabou. « *Tu ne peux pas y rester plus de 24 heures. Et il faut être natif d'Hiva Oa pour y accoster* », assure Étienne Tehaamoana, le jovial maire d'Atuona, également conducteur d'un des rares 4 × 4 effectuant le trajet.

L'îlot n'a probablement jamais été habité, sauf par le dieu Taka'oa, patron trop heureux des pêcheurs, qui, un jour, jalousé par Océan, fut puni. Son île fut retournée. De tels mythes se retrouvent dans les contes, les gravures et tatouages, et jusque dans les danses. « *Dans ce cadre, sur ce me'ae, notre art est profond,* assure le maire en tongs et casquette, tatouages débordant de son short et de son tee-shirt. *Nos danses racontent notre histoire. Elles sont aussi enracinées chez nous que la cuisine, la guerre ou la chasse.* »

Cela n'empêche pas, sur le tohua du front de mer, un peu de folklore rémunérateur lorsqu'un des trois cargos de croisière venu de Papeete jette l'ancre. Le dernier *Aranui*, demi-fret en service depuis novembre dernier, peut emmener 254 passagers. Il vient toutes les trois semaines aux Marquises abordant une île par jour à raison de deux escales pour chacune. Sinon, il y a l'aérodrome d'Hiva Oa, sur les hauteurs d'Atuona. Celui dont se servait Jacques Brel. Son Beechcraft Twin Bonanza est aujourd'hui le clou d'un petit musée-souvenir, voisin de la réplique de l'atelier de Gauguin, dans le centre de cette commune de 1 200 habitants, la plus peuplée des Marquises après Taïohae, le chef-lieu de l'archipel, à Nuku Hiva. ■



CHRONOLOGIE

VERS 1500 AV. J.-C.
Premier peuplement austronésien. Dans la continuité du vaste mouvement entamé depuis le Sud-Est asiatique. Sur les pirogues à balancier, des groupes tribaux arrivent des Tonga et des Samoa et occupent séparément différentes vallées.

1595 APR. J.-C.
Premier contact avec l'Occidental. À la suite d'une erreur de navigation, rencontre brève et sanglante avec l'Espagnol Alvaro de Mendaña y Neira, qui fait cap vers les îles Salomon. Deux cents Marquisiens tués lors de l'escale de deux semaines. L'archipel est baptisé en l'honneur du protecteur de l'expédition, le marquis de Cañete, vice-roi du Pérou.

1774
Deuxième contact, cette fois avec le Britannique James Cook. Pendant les premières décennies du XIX[e] siècle, les Marquisiens conservent leurs pratiques culturelles. Puis les visites étrangères se succèdent, de plus en plus fréquentes. Baleiniers, missionnaires, militaires. Alcool, maladies, armes à feu : la population passe de 80 000 à 20 000 dans les années 1830.

1842
Représentée par le contre-amiral Aubert du Petit-Thouars, la France prend possession du territoire et de son bois de santal. En 1926, un recensement ne relève plus que 2 094 âmes. Le plus bas niveau. La christianisation est totale. Les temps anciens sont révolus tandis que la France concentre son action sur Tahiti.

1973
L'érection d'une cathédrale sur le terrain de l'église de Taïohae (Nuku Hiva) libère une ancienne terrasse sacrée et donne du travail à de jeunes sculpteurs locaux. L'Association pour la culture et la promotion des arts est créée en 1978. Neuf ans plus tard nait le premier festival de l'archipel. En 2000 s'ouvre une académie officialisant le renouveau de la langue.

Un nouvel apogée du tatouage

Certaines de ses œuvres sont exposées au Quai Branly. Mais Teikitevaamanihii Robert Huukena dit Teiki est un « tuhuka patutiki », c'est-à-dire un tatoueur marquisien. Il conserve donc bien d'autres trésors sur son corps comme sur celui de ses amis.

Âgé de 42 ans, ancien légionnaire, installé depuis 2011 à Nîmes, il exerce son art dans son atelier, mais aussi dans les salons spécialisés dans les grandes villes de la planète. Et, dès qu'il le peut, il revient à Nuku Hiva, son île d'origine.

C'est là qu'il a appris à connaître la signification des motifs traditionnels qu'il développe et enrichit désormais. Dans les dessins des navigateurs européens du XIX[e] siècle ou dans les ouvrages des ethnologues, il cherche les noms, précise les significations, discerne le tatouage identitaire marquisien parfois confondu avec le maori ou le tahitien. Aujourd'hui maître, il propose des variations, toujours les plus respectueuses possibles. Teiki est même l'auteur d'un dictionnaire de thèmes commentés. « *L'encre était jadis à base de noix de bancoulier, mais nous employons aujourd'hui des produits plus sûrs et plus précis. Il en va de même pour le peigne aiguisé que l'on tamponnait avec une baguette sur la peau. Elle ne vaut pas l'aiguille électrique* », dit-il.

ROBERT HUUKENA
Tatouage marquisien réalisé par Teikitevaamanihii Robert Huukena dit Teiki.

Aux Marquises, Teiki est ainsi l'un des acteurs principaux d'un « revival » devenu aujourd'hui quasi scientifique et apprécié partout dans le monde. Il contribue à hisser l'archipel vers un second apogée dans le domaine. Avant que les missionnaires les neutralisent rapidement, ses ancêtres tatoueurs étaient en effet réputés dans tout le Pacifique pour couvrir la totalité de la surface corporelle.

Dieux sages

Les symboles dont ils paraient les guerriers, les religieux et leurs épouses formaient de complexes représentations de la faune, de la flore et des dieux fondateurs et ancêtres. La lune ou le soleil, par exemple. Ou encore le regard éclairé de dieux sages (« matahoata ») qui font s'écarquiller les yeux des tikis marquisiens. Ou enfin la tortue, animal qui part et ne revient pas. Emblème sacré de cette culture maritime.

« *Le tatouage ne vaut rien si tu n'as rien dans la tête* », résume Teiki. *Il faut connaître le sens symbolique du tracé tout en sachant que, la plupart du temps, il est impossible, en quelques mots, de rendre toutes les composantes de ses significations. Il y a donc forcément une part d'inconnu et de fragmentaire. Mais quel peuple peut se vanter d'avoir tout préservé de l'héritage de ses pères ?* » ■ É.B.-R.

Teiki Barsinas, itinéraire d'un sculpteur

Assis sous un auvent bordant le forum traditionnel d'Atuona, à quelques pas de l'endroit où Gauguin avait orné sa demeure de sculptures, Teiki « Kiki » Barsinas raconte comment il en est venu à ciseler la dent de cachalot exposée dans la dernière section de l'exposition, celle consacrée à l'art contemporain marquisien. « *C'était en 2012,* raconte cet homme placide mais au gabarit de pilier de rugby. *J'avais obtenu la pièce aux Tuamotu contre deux dents plus petites. Des cétacés s'échouent parfois sur ces récifs. Je sculpte depuis 1989. C'est un de mes oncles qui m'a appris, sur bois. À cette époque les outils étaient rares. On travaillait avec des armatures de parapluie. Je crée des tikis, des flûtes nasales. Je travaille également l'écaille de tortue…* » Qu'implique la création pour lui ? « *Quand on sculpte, on a toute la généalogie sur le dos.* »

Pouvoir spirituel

Kiki produit aussi des objets décoratifs. Pour les bateaux de croisière ou les hôtels de Bora Bora. « *Ces tikis-là, ce ne sont pas des ancêtres.* » Toutefois, il se souvient d'un client qui lui en avait rapporté un. « *Il disait qu'il lui portait malheur. Je l'ai jeté dans l'eau.* » « *Les pièces, telles que la dent de cachalot que nous présentons, sont uniques,* commente la commissaire de l'exposition, Carol Ivory. *Elles revêtent chacune une signification spéciale aux yeux de leur auteur. Elles sont comme des êtres vivants, dotés d'un pouvoir spirituel (le « mana »). Sur cette dent, il y a sept tikis, sept ancêtres divinisés. Ensemble, ils symbolisent le passage du temps. Celui du sommet regarde vers le haut, comme pour demander ce qui va arriver demain, tandis que celui situé en bas pense à la fuite du temps.* »

Ce niveau de spiritualité ne s'acquiert que sur l'archipel. Pour le savoir-faire, il est possible de postuler au Centre des métiers d'art (CMA) de Papeete. Une institution malheureusement unique en son genre, fondée par Henri Bouvier (1912-2003), un graveur formé à l'École Boulle, débarqué à Tahiti en 1932 et qui devint l'un des pères de l'autonomie polynésienne. « *Ici, tout le monde est tourné vers les Marquises, leurs motifs, leur créativité* », assure le directeur du CMA. La mission du lieu ? « *Transmettre aux jeunes les cultures ancestrales tout en les ouvrant au monde contemporain.* » Pendant trois ans, vingt apprentis (sur cent candidats) acquièrent une culture des formes en même temps qu'une maîtrise de la gravure, de la sculpture, du dessin, de la photo, de la peinture, des arts vidéo et numériques. Pour, peut-être un jour, intégrer une école d'art et de design en Europe ou, plus souvent, en Nouvelle-Zélande, à Hawaï et aux Fidji. Le CMA travaille avec des galeries de la côte ouest américaine. Et, aujourd'hui, dans le monde, 80 % des tatoueurs marquisiens sortent du CMA. Restent à créer un fonds régional d'art contemporain, des résidences d'artistes et des échanges avec la métropole. En matière d'arts plastiques, la scène contemporaine polynésienne est encore émergente. ■ É.B.-R.

Chez Brel et Gauguin

À Hiva Oa, les habitants de la commune d'Atuona adorent Brel et ne prisent guère Gauguin. Le premier, atteint d'un cancer, a savouré ici son crépuscule. Il organisait des soirées cinéma, utilisait son avion pour transporter les gens ou acheminer leurs courses. Il laisse le souvenir d'un homme serviable et amoureux de sa compagne, la Guadeloupéenne Maddly Bamy. Le second était arrivé-là seul, malade lui aussi. Non pas de la syphilis ainsi que l'a dit la rumeur jusqu'à ce qu'une analyse ADN la contredise, mais d'une infection à la jambe provoquée par un eczéma.

À 50 ans, Gauguin vivait bourré de morphine et, plus encore, d'illusions. Dans cette baie paradisiaque, il avait vite retrouvé en concentré ce qu'il déplorait à Tahiti. Soit une Église et une administration coloniales régissant les mœurs dès l'éducation des enfants. Cette âme généreuse, victime d'une « *terrible démangeaison d'inconnu* » qui lui faisait faire « *des folies* », aimait la fête et l'amour. Il s'était enfin fait fabriquer le bel atelier-phalanstère-alcôve ambitionné depuis Pont-Aven et Arles. La bâtisse en bois a été détruite après sa mort et reconstruite à l'identique en 2003, avec uniquement des répliques aux murs. Depuis les persiennes de cette « maison du jouir », Gauguin pestait contre une réalité bien différente de la nouvelle Cythère rêvée.

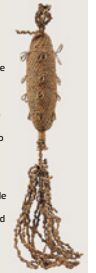
Fantasmes de plaisirs libres

La lecture des récits romancés des explorateurs, l'exotisme de l'Exposition universelle de 1889 qui l'avait tant séduit, les photos et objets marquisiens du musée d'Auckland (Nouvelle-Zélande) visité lors d'une escale, puis ceux vus à Papeete : tout cela, en définitive, n'aboutissait qu'à des espoirs déçus. Plus qu'un quelconque réalisme, les toiles splendides de cette ultime période expriment ce regret, cette nostalgie. Ce sont les icônes d'un âge rousseauiste, fantasmes de plaisirs libres et d'harmonie naturelle.

« *8 mai 1903 : mort subite d'un triste personnage nommé Gauguin, artiste de renom, ennemi de Dieu et de tout ce qui est honnête* », a écrit M[gr] Martin, l'évêque auquel il avait acheté son terrain. Non loin s'étend une plage. Son sable est noir et non rose. Comme il y a un siècle, des adolescents y montent à cru des chevaux capturés dans la montagne. La progéniture marquisienne du peintre a joué pareillement. Sur les hauteurs d'Hiva Oa, cette fille et ce fils ont essaimé toute une descendance qui ne se réclame pas de l'ancêtre. Dans cette société toujours pieuse, malgré les tatouages réapparus et les robes de mission raccourcies, la réputation de Gauguin ne s'est pas améliorée. Dans le cimetière voisin, passé la tombe de Brel à l'ombre d'un tipanier, la sienne est ornée d'un bronze d'*Oviri*. L'artiste avait émis le souhait que cet emblème d'une sauvagerie aussi fantasmée que revendiquée le veille à jamais. Ce n'est qu'en 1973 que la Fondation Singer-Polignac l'a fait poser. ■ É.B.-R.

Et l'or de leur corps, de Paul Gauguin *(détail)*, 1901. DDC. MUSÉE DU QUAI BRANLY

Trésors DES MARQUISES


Aide-mémoire
Lors des fêtes, pour réciter la généalogie qui rappelait à chacun sa place dans la société, des prêtresses s'aidaient de cet ensemble complexe de fibres de coco tressées et nouées. À chaque nœud sa génération. La poche centrale oblongue symbolise le fond des âges et contient les histoires des dieux.

Reliquaire
Le kotue était utilisé pour conserver de précieuses provisions comme la teinture jaune de curcuma ou la pâte fermentée du fruit de l'arbre à pain. Caché dans des grottes ou dans les racines des banians, il avait aussi la fonction sacrée d'abriter le crâne d'un chef défunt.

Pirogue
Le genre d'embarcations à un ou deux balanciers servait à la pêche et aux déplacements. Mais était aussi symbole du lien avec le divin. Les plus grandes, creusées dans un unique tronc d'arbre, pouvaient embarquer une trentaine de guerriers. Elles étaient décorées de touffes de cheveux et de poils blancs de barbe de vieillard mélangés et, à l'avant, de coquilles de nacre attachées à des rameaux de palmes. Cet objet précis est une maquette, destinée à la vente à l'étranger de passage.

Dieu
Cette statuette anthropomorphe (tiki) a été sculptée dans un os humain provenant soit d'ennemis soit de parents. Il a pu se trouver attaché à une grande variété d'objets : bols en noix de coco, conques, tambours ou coiffes. Certains de ces objets acquis par des marins furent transformés en fourneaux de pipe.

C. LAUDE GERMAIN/DDC, MUSÉE DU QUAI BRANLY ; DDC. MUSÉE DU QUAI BRANLY ; MUSÉE DE TAHITI ET DES ÎLES – TE FAREMANAHA ; PHOTOGRAPHE DANIEL HAZAMA